

Faudrait-il toujours sortir sereine ?

Autor(en): **Rochat, Marguerite**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **49 (1961)**

Heft 4

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-269681>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Faudrait-il toujours sortir sereine?

Il y a quelques semaines, une troupe d'acteurs parisiens, la compagnie des Neuf, jouait à Lausanne deux pièces que la critique a malmenées à tel point que les artistes ont dû interrompre leurs représentations et reprendre à la place *Oncle Vanja*, de Tchekov, qu'ils avaient donné auparavant.

Cet incident regrettable laisse plus qu'un souvenir gênant. Il pose une fois de plus le problème de l'approche d'une œuvre d'art, dramatique ou autre, et de la façon dont il faudrait l'aborder pour essayer de la comprendre. Avant de porter un jugement arbitraire, ne vaudrait-il pas mieux braquer sur elle l'éclairage d'une information impartiale puisée aux sources mêmes d'un univers psychologique que le public ne connaît guère?

Car il est en effet autour de nous des mondes où pensée et sensibilité explosent en des drames insolites et déroutants, et cependant humains au même titre que les nôtres. Théâtre irlandais, norvégien, suédois, russe, etc. autant de portes entr'ouvertes sur l'âme d'un autre peuple. Si nous pouissions un peu ces portes, au lieu de les refermer?

Je ne parlerai pas d'*Histoire de Nuit*, pièce en un acte d'O'Casey, jouée en lever de rideau, quoique cette farce satirique à l'adresse du pharisaïsme de la société irlandaise donne un avant-goût prometteur du théâtre irlandais. Le cas de Strindberg, dont *Pâques* nous était présenté, est plus grave. Nous sommes en Suède, dans la seconde moitié du XIX^e siècle. L'action se passe entre le Jeudi-Saint et le dimanche de Pâques. Un père, ayant négligé de payer ses dettes, expose ainsi ses enfants à la honte et à la ruine. Mais précisément le créancier le plus redoutable se souvient à point nommé d'un service considérable que lui a rendu le père, et il pardonne. Bien que *Pâques*

soit une pièce exceptionnelle dans l'œuvre douloureuse et révoltée de Strindberg par son climat de grâce et de pardon, le spectateur est d'emblée surpris et dépaycé : lenteur de l'action, hésitations des personnages, symbolique des objets, apreté des questions d'argent, silence, rôle d'un enfant simple d'esprit. A quoi tout cela correspond-il?

Il faut d'abord s'orienter dans l'espace et le temps. Pâques, dans un pays nordique comme la Suède, c'est avec la résurrection le réveil de la nature, un réveil mille fois plus miraculeux encore que chez nous, et que soulignent des coutumes significatives : doubles fenêtres qu'on enlève, branches dénudées de bouleau que l'on fait fleurir en vase, nettoyage de la maison. Sur ce fond, la simplicité de maint propos se charge d'émotion, tant on éprouve le long hiver les moindres signes avant-coureurs du printemps : la couleur d'un ciel, le chant d'un oiseau, le retour d'un rayon de soleil sur tel meuble. Charme poétique qui tempère la rigueur du drame.

Ce drame, c'est celui de Strindberg. Il est impossible de dissocier son théâtre de sa personne, car le premier est une transposition, une sorte de travestissement de cette dernière. Strindberg, victime de circonstances de famille qui le marquèrent pour toute la vie et

déterminèrent l'instabilité qui le bouleversa, est le type même du « persécuté ». « Tout son théâtre est une proclamation de légitime défense », dit Adamov. Voilà pourquoi il est âpre, vivant, complexe, déroutant. Mais c'est une vie intérieure. « La lutte a lieu entre les âmes, entre les cerveaux, et non pas à coups de poignard », écrit-il dans une lettre. Et voilà du coup expliqué le dialogue discontinu, si différent du dialogue symétrique français. « N'est-il pas vrai qu'on ne traite aucun sujet à fond dans une conversation, mais qu'un cerveau ouvre à l'autre, fortuitement, une voie dans laquelle celui-ci s'engage? » dit-il dans la préface de *Mademoiselle Julie*. Si, d'autre part, il y a peu d'action, si l'incertitude règne, angoissante, ce n'est pas simple aboulie comme on l'a prétendu, mais parce que Strindberg à « réduit l'action aux seuls moments de crise, ceux où les hommes se lancent les uns contre les autres... où certaines paroles ineffaçables sont dites, où certains gestes irrémédiables sont faits » (Adamov). Ne retrouve-t-on pas là le classicisme? Le silence des personnages, autre sujet d'étonnement, est d'une densité extraordinaire. Il signifie souvent un refus, parfois un sacrifice. Il accentue cette lenteur de l'action dans un temps qui n'est pas à la mesure du nôtre. Le symbolisme enfin donne une vie intense aux objets : un tableau, un fauteuil à bascule, un bouquet ne sont jamais là par hasard. Le « lys de Pâques » est le symbole de l'innocence, les branches de bouleau à la fois celui de la verge qui flagelle à Vendredi-Saint et de la Vie qui va renaître au matin de Pâques... Et le symbole s'élargit aux dimensions de la pièce elle-même puisque celle-ci se situe dans les trois jours de la Passion dont elle épouse le rythme.

Ainsi tout est suggestion dans ce théâtre du malaise au jeu de scène minutieusement étudié. C'est ce qui explique l'envoûtement qu'il exerce et qui surprend. Mais après tout, « le mal est fort » dit Strindberg, faisant écho à Shakespeare et à beaucoup des plus grands. Faudrait-il toujours sortir serein d'un spectacle? Marguerite Rochat

TOILETTEUSE DE CHIENS ESQUISSE PROFESSIONNELLE

(Tonte, parure, bains, traitements anti-parasitaires)

Aptitudes

Ne croyez pas qu'il suffise d'aimer les animaux pour exercer ce métier. S'il s'agit d'une femme, il faut qu'elle soit robuste, vigoureuse, qu'elle ait le cœur solide et de bons muscles. En fait, pour manipuler de gros chiens, il faut un homme. La femme, par contre, sera qualifiée pour procéder à la tonte et aux parures artistiques s'adaptant à chaque race différentes qu'on doit bien connaître. Un salon de beauté canine convient bien à un couple assez jeune (30 ou 40 ans) car le travail est fatigant. Il ne faut pas avoir peur des chiens!

Apprentissage

Dans les villes où existe un nombre suffisant de salons pour chiens, on refuse de former des apprenties, le marché est saturé. Tout au plus, un propriétaire qui désire remettre son établissement acceptera-t-il de former la personne qui lui succédera, celle-ci doit disposer d'un capital de 20 000, 22 000 ou 25 000 fr. Cependant, un toiletteur accepterait de former une apprentie qui s'engagerait à aller

pratiquer le métier dans une localité où manquent les spécialistes de ce genre. L'apprentissage peut durer de 4 à 6 mois. Le patron donne alors une attestation d'apprentissage, mais il n'y a pas de certificat officiel.

Conditions de travail

Il ne faut pas s'étonner du montant de la reprise d'un établissement, le matériel nécessaire est compris dans la somme et lorsqu'il s'agit d'une élégante salle de bain aux catelles vertes et roses, munie de chromes étincelants, de tables de tonte en métal où l'on opère avec des tondeuses électriques spéciales, de boxes confortables où les « clients » attendent leur tour avec plus ou moins de patience, on comprendra que le capital investi a une réelle valeur. De plus il y a la clientèle habituée qui est précieuse.

Un toiletteur, une toiletteuse capables retrouvent largement l'intérêt de leur capital et la rémunération de leurs journées où ils peuvent traiter une douzaine de chiens en moyenne. Si le travail est dur et fatigant, il est cependant fort intéressant.

de son petit frère. Mme Ivinskaja a été libérée après la mort de Staline et elle s'est remise avec un immense courage aux côtés de Pasternak, mettant ainsi sa vaste connaissance des langues pour traduire, copier et faire éditer en Italie, chez Feltrinelli, le roman de Pasternak.

Les deux femmes ont donc disparu. On sait aujourd'hui qu'elles ont été arrêtées, jugées à huis-clos et condamnées, Olga Ivinskaja à huit ans de travaux forcés et sa fille Irina à trois ans de la même peine. Les amis étrangers de Pasternak mirent tout en œuvre pour savoir ce qu'elles étaient devenues. En vain. Ce n'est qu'en décembre dernier que l'un d'eux apprit, par un aveu maladroit d'un représentant de Gosizdat, la grande firme d'édition de l'Etat soviétique, qu'aucun livre traduit par Mme Ivinskaja ne serait édité en Union soviétique. Des sanctions pénales avaient été prises contre elle parce que les traductions faites en son nom n'étaient en réalité pas les siennes. Mme Ivinskaja avait des « nègres », en l'espèce de jeunes étudiants de l'Université de Moscou auxquels elle offrait trois roubles par page traduite, alors qu'elle en empochait dix. Le nom d'Irina n'était pas prononcé.

Les amis de Pasternak ne se tinrent pas pour battus. Sous la pression de personnalités de réputation mondiale comme Mrs. Roosevelt, Bertrand Russel, Graham Green, François Mauriac et, paraît-il, Nehru, les auto-

rités soviétiques se virent contraintes de donner des explications sur l'affaire Ivinskaja : Au cours de ces dernières années, Boris Pasternak, ce grand poète russe, aurait été la victime d'une femme sans cœur et sans scrupules, Olga Ivinskaja, qui se servait de son amitié pour accumuler des sommes d'argent fantastiques et pour devenir millionnaire au pays des Soviets. Mme Ivinskaja et sa fille Irina auraient reconnu au cours du procès que des touristes étrangers utilisaient largement le courrier diplomatique, qui est exempt de visites douanières, et ceci avec le consentement de certaines ambassades accréditées à Moscou. Les deux femmes auraient reçu de l'étranger, en contrebande, 1 million de roubles en argent et en objets de valeur. C'est Radio-Moscou qui en date du 28 janvier donnait cette version de l'affaire Ivinskaja, non pas en russe, mais seulement en français et en anglais pour les auditeurs de l'Occident. En même temps M. G. Feltrinelli, éditeur de *Docteur Jivago* affirmait dans une interview que c'était Pasternak qui avait ordonné le transfert de 10 000 dollars. L'écrivain avait précisé qu'il voulait que la somme convertie en roubles fut remise indifféremment à lui-même ou à Mme Ivinskaja. L'éditeur a fait remarquer que le « prélèvement avait été effectué à la suite d'un ordre écrit de Pasternak en date du 6 décembre 1959, parvenu en Occident en mars 1960 ». Il a ajouté : « Je suis persuadé que l'autorité judiciaire sovié-

« Les forces seraient égales si l'éducation l'était aussi »


dit Montesquieu.

Au hasard de mes lectures, je suis tombée sur cette page de Montesquieu... ne voilà-t-elle pas quelques lignes féministes? J'ai pensé qu'elles pouvaient vous intéresser. C. M. Bex

C'est une autre question de savoir si la loi naturelle soumet les femmes aux hommes. Non, me disait l'autre jour un philosophe très-galant : la nature n'a jamais dicté une telle loi. L'empire que nous avons sur elles est une véritable tyrannie ; elles ne nous l'ont laissé prendre que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, par conséquent plus d'humanité et de raison. Ces avantages, qui devaient sans doute leur donner la supériorité si nous avions été raisonnables, la leur ont fait perdre, parce que nous ne les sommes point.

Or, s'il est vrai que nous n'avons sur les femmes qu'un pouvoir tyrannique, il ne l'est pas moins qu'elles ont sur nous un empire naturel ; celui de la beauté à qui rien ne résiste. Le nôtre est de tous les pays ; mais celui de la beauté est universel. Pourquoi aurions-nous donc un privilège? Est-ce parce que nous sommes les plus forts? Mais c'est une véritable injustice. Nous employons toutes sortes de moyens pour leur abattre le courage. Les forces seraient égales, si l'éducation l'était aussi. Eprouvons-les dans les talents que l'éducation n'a point affaiblis, et nous verrons si nous sommes si forts.

Montesquieu, *Lettres persanes*
(Lettre XXXVIII, Rica à Ibben)



INSTITUT DE BEAUTE
LYDIA DAÏNOW

Ecole d'esthéticiennes

Place de la Fusterie 4 Genève

Tél. 24 42 10 Membre de la FREC

Une qualité...



...qui court les rues!



VOYAGES ET VACANCES
gratuits en collectionnant
les bons de garantie des
Pâtes de Rolle

IMPRIMERIE NATIONALE — GENÈVE

que voudra tenir compte de mon témoignage qui est appuyé sur des documents incontestables. »

Il est donc aujourd'hui certain qu'il y a eu des transferts de fonds illégaux, ordonnés par Pasternak lui-même. Mais on peut s'étonner qu'aucun journaliste étranger n'ait pu assister au procès de Mme Ivinskaja et de sa fille, alors que selon la version soviétique il s'est agi d'un procès public. De toute façon la peine infligée de huit ans de travaux forcés à Olga Ivinskaja fait bien ressortir qu'elle est la victime du clan néo-stalinien, toujours puissant dans la politique culturelle, qui haïssait Pasternak pour son non-conformisme. Sous le règne de M. Krouchtchev, l'autorité prétend qu'il n'y a plus de prisonniers politiques. Mais visiblement le régime n'est pas à court de prétextes pour inculper ceux qui lui déplaisent. Effectivement, la contre-venance aux prescriptions sur les devises devient de plus en plus un motif d'inculpation. Dans le roman de Pasternak, Lara disparaît tout simplement et on perd à jamais sa trace.

« Un jour, Larissa Feodorovna sortit et ne revint plus. Sans doute fut-elle arrêtée dans la rue. Elle dut mourir puis disparaître on ne sait où, oubliée sous le numéro anonyme d'une liste perdue dans un des innombrables camps de concentration du Nord. »

Isabelle de Dardel